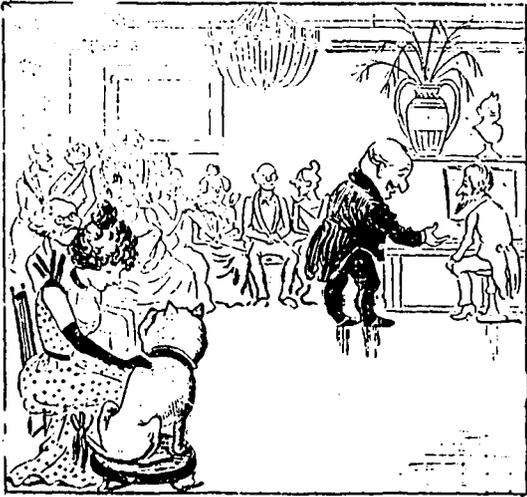
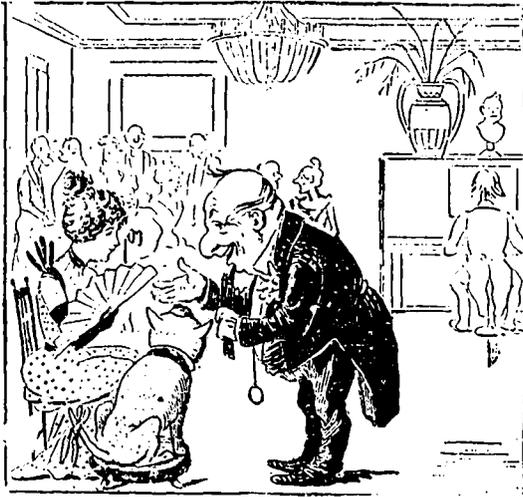


LA JALOUSIE DE MÉDOR



I



II

AH SI

SONNET

Qui se peut donc vanter au seuil de la vieillesse,
 Quel qu'ai été pourtant la longueur du chemin :
 D'avoir tout exploré, la joie et la tristesse
 Surtout, la profondeur du pauvre cœur humain ?

Est-ce donc que jamais, ce qui sera demain,
 Peut ressembler à notre hier plein d'allégresse ?
 Le malheur ressenti, le bonheur qu'on délaisse,
 Ni l'instant fugitif que nul n'a dans la main ?

On redoute et l'on veut, on aime et l'on raisonne ;
 Et le temps, de sa faux inflexible, moissonne,
 Nos aspirations, nos terreurs et nos vœux !

Et que vienne à tinter enfin l'heure dernière,
 Qui s'envole avec le dernier de nos ch. vœux.
 Trop tard, on s'écrie " ah, si c'était à refaire ! "

1897.

J. MARET-LERICHE

LA VENGEANCE DU KLEPHE

Les Grecs, soulevés depuis sept ans contre les Turcs, allaient secourir un joug honteux. En vain le vice-roi d'Égypte avait envoyé au secours du sultan son fils Ibrahim-pacha ; en vain avait-on massacré par milliers les héros de l'indépendance. Déjà l'Europe s'était émue, et le maréchal Maison débarquait en Morée avec les troupes françaises.

Guerre sauvage et sublime ! Épopée qui n'eut pas d'Homère ! Des paysans armés de faux renouvelèrent les exploits de Marathon et de Salamine ; des voleurs et des assassins méritèrent par leurs services la reconnaissance de la patrie. On vit alors les Klephtes, ces fameux brigands qui jadis, dans les défilés thessaliens, rançonnaient sans pitié tous les voyageurs, s'enrôler dans la milice régulière, servir d'éclaireurs aux Français ou combattre isolés, surprenant des sentinelles, préparant des embuscades.

Un de ces intrépides, Marco Phalaris, avait ainsi attendu tout un jour. L'espingle au poing, blotti dans un buisson de houx, à quelques pas de la mauvaise route qui, traversant un défilé rocheux, conduisait d'Olympié à Tripolitza.

L'endroit était désert et sinistre. La route longeait le bord escarpé d'un torrent presque à sec. Des montagnes nues, réverbérant des deux côtés les rayons du soleil couchant, changeaient la vallée en fournaise. Ça et là, quelques pâles oliviers au feuillage immobile égayaient à peine la monotonie des pentes.

Le pacha espérait écraser les Français dans la gorge, mais le maréchal Maison, pour marcher sur Tripolitza, voulait tourner l'ennemi, et se tenait retranché près d'Olympié au fond de la plaine.

Depuis le matin, Marco n'avait encore rien vu. Tout à coup, il se redressa légèrement, tout en se cachant mieux encore et son regard d'oiseau de proie se fixa sur un petit nuage blanc qui poudroyait au plus lointain tournant de la route. Le galop d'un cheval, imperceptiblement reproduit par l'écho, se rapprochait avec le nuage. Bientôt, au burnous blanc doublé de rouge, au turban, à la superbe allure de sa cavale arabe, il reconnut un tirailleur égyptien.

L'ennemi, se supposant aucun piège et sachant les Français plus loin, venait sans doute reconnaître leur position.

Quelques minutes après, il passait devant le bouquet de houx.

Le Klephte n'avait jamais manqué son homme : il ajuste son espingle, vise au cœur, fait feu. La bête, après un brusque écart, s'empporte : l'Égyptien pourtant reste en selle. La balle s'est amortie sur une courroie, puis s'est logée entre deux côtes. Il perd son sang à flots, mais il peut encore se défendre...

Écumant de rage, il saisit d'une main son cimenterre, de l'autre, tire violemment sur le mors, maîtrise l'animal fou, veut le ramener en arrière pour charger sur son agresseur...

Mais un second coup, parti d'un autre buisson, l'atteint cette fois en pleine poitrine ; il roule à terre, inanimé.

Le nouveau vainqueur se montre alors. Il porte le costume des bergers arcadiens, la foustanelle de laine grossière et le talagani en peau d'agneau. C'est un de ces rudes montagnards qui, partout menaçants et partout invisibles, donnait tant de mal aux Turcs depuis l'insurrection.

À peine le tirailleur a-t-il mordu la poussière, que l'Arcadien s'élançait sur l'animal, et, tout fier de sa prise, se prépare à regagner son village, sans regarder qui a tiré le premier coup.

Mais Marco Phalaris l'a rejoint, et, saisissant la bride :

— Halte-là, camarade ! cria-t-il, ce cheval m'appartient.

— À toi ? répondit l'autre. Tu plaisantes ?

— Non pas, mon brave. N'ai-je pas le premier blessé l'homme ?

— Peut être ; mais sans moi il ne serait pas mort.

— Qu'en sais-tu ? je l'achevais avec ce joujou-là.

En même temps, Marco, jetant son espingle à terre, brandissait un poignard, sans toutefois lâcher la bride qu'il tenait de la main gauche.

À son tour, l'Arcadien lui montra un pistolet chargé :

— Mauvaise tête ! dit-il en riant. De quoi te plains-tu ? Je te laisse l'homme et je prends la bête.

— Prends garde, paysan ! rugit Marco. Je n'ai encore tué personne aujourd'hui.

— Que m'importe !

Allons, assez de paroles ! L'ennemi peut venir en force. Lâche la bride !

— Donne-moi le cheval, bandit, où je te...

— Tu m'appelles bandit, toi le Klephte ! Une dernière fois, si tu ne lâches pas la bride, je tire.

Marco vit bien que la partie était perdue. Avant qu'il eût levé le bras pour frapper, l'Arcadien presserait la détente. Il fallait céder.

— Soit ! grommela-t-il entre ses dents. Mais patience ! nous nous reverrons.

Son rival était déjà loin. Marco, toujours pratique malgré sa colère, passa en travers dans sa ceinture le cimenterre de l'Égyptien, fouilla les poches, n'y trouva qu'une piécée de tabac jaune ; sa fureur s'en accrut, et ramassant son espingle, il la chargea soigneusement, y versa une double mesure de poudre, puis d'un pas rapide il suivit le cavalier qui, déjà parvenu au sommet du col, disparaissait sur l'autre pente.

Il alla droit au camp français. Il y arriva vers huit heures. Comme il savait le mot d'ordre, les sentinelles le laissèrent passer. Il s'approcha d'un groupe de volontaires arcadiens qui causaient, accroupis autour d'une marmite fumante.

— Camarades, leur demanda-t-il, n'auriez-vous pas vu un homme de ce pays-ci, monté sur un cheval arabe ?

— Constantin Pharbos, répondit le plus âgé. En effet, il est venu au camp à cheval, mais il en est sorti à pied.

— Ha ha ! le lui aurait-on pris ?

— Non, mais un olivier lui en a donné douze pistoles.

— Oh ! et savez-vous où il demeure ?

— À une heure d'ici. Une cabane isolée, là-bas, derrière cette colline. Le sentier monte vers ces deux chênes, voyez-vous ? puis redescend quelques minutes.

— Merci, camarades ! cria Marco, qui tournait déjà les talons. Mais son interlocuteur le rappela :

— À propos, savez-vous, que l'on part cette nuit ?

— Comment ! On bat en retraite ?

— Plutôt mourir ! Nous ne fuyons pas, mais le maréchal veut surprendre les Égyptiens. Demain matin, nous tombons sur Tripolitza. Si nous pouvons la prendre d'assaut, la Grèce est libre ! Serez-vous des nôtres ?

— Peut être. Il faut d'abord que je dise deux mots à Constantin.

Et, sans attendre la réponse, il gagne la colline. La nuit est déjà presque noire, mais les deux chênes tranchent encore sur le bleu du ciel, où

LA JALOUSIE DE MÉDOR — (Suite)



III